Mots et migrants méditerranéens

Words and Migrants in the Mediterranean

Claude Liauzu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/13473>

DOI : 10.4000/cdlm.13473

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2020

Pagination : 259-270

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Claude Liauzu, « Mots et migrants méditerranéens », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 100 | 2020, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 28 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13473> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.13473>

Ce document a été généré automatiquement le 28 novembre 2021.

© Tous droits réservés

Mots et migrants méditerranéens

Words and Migrants in the Mediterranean

Claude Liauzu

Grandeur et servitude du métier de policier :
« Rafler une centaine de gaillards, dont une
flopée avec moukère et marmaille, tu parles
d'une nouba »... emmener par les rues « un
troupeau de mètèques pouilleux »...

Dialogue :
« Le bouseux mis en verve, avisant le sidi, lui
lança toi y en avoir bon prendre l'air mon
zami... », « Viens voir mon zob que ji te le mets...
Cause arabe si quand i cause français ça te fait
rigolo ».

Jean Malaquais¹

- ¹ Il s'agit dans les lignes qui suivent de poser quelques jalons d'une recherche qui n'en est qu'à ses débuts, et dans un domaine où l'historien est mal préparé. Gérard Noiriel a souligné, avec d'autres, l'imprécision des notions utilisées dans les travaux académiques, l'insuffisance de la réflexion des spécialistes des sciences sociales sur les problèmes posés par le vocabulaire. Les historiens ont longtemps négligé l'exemple de Lucien Febvre qui les incitait à faire l'histoire de certains mots. Des progrès récents permettent de nuancer ce pessimisme². L'étude de Simone Bonnaïfous portant sur la presse, *L'immigration prise aux mots*, a été publiée en 1991. À l'évidence, la démarche est particulièrement heuristique. Elle se prête à une déconstruction des fausses évidences. La naissance, la disparition, le succès inégal des mots, les variations du discours, du langage concernant les migrants éclairent les rapports entre une société et cette part d'elle-même qu'est l'étranger. En effet, le vocabulaire n'est jamais neutre, et il exprime la relation inégale qui préside aux migrations : c'est le plus souvent le pays d'immigration qui impose son vocabulaire, qui nomme, de même que c'est l'appareil de contrôle que l'État d'accueil met en place qui compte, désigne, classe, etc.

- 2 L'incitation au changement de nom, à la francisation des patronymes des naturalisés, exprime ce pouvoir de domination³. Il s'agit, après l'épreuve d'initiation que représente l'assimilation, de se fondre dans la nation d'accueil, de gommer l'étrangeté qui pourrait choquer. Le héros de *America* de Kazan change de nom à la fin du film, lorsqu'il entre aux États-Unis, quand commence sa nouvelle vie, par la grâce du policier dont les consonances orientales écorchent les oreilles et le gosier.
- 3 Un exemple assez remarquable de cette inégalité est l'usage courant, en Algérie, du terme immigré, qui reprend la formulation française, au lieu d'émigré qui serait la formulation exacte. Au Maghreb d'ailleurs, c'est la langue française qui est la plus fréquemment employée pour parler des migrations, plus que l'arabe. Il faut encore relever que, en raison du caractère récent des migrations en Afrique du Nord, le vocabulaire est imprécis et que, en arabe, le même mot « *hijra* » – à fortes connotations religieuses, puisque signifiant le départ du Prophète vers Médine – désigne l'exil et l'émigration. Abdelmalek Sayad signale l'importance du terme « *el ghorba* » – le départ imposé par la misère – en Algérie. Le plus intéressant dans le langage est, bien sûr, ce qui touche à l'imaginaire social, ce qui dépasse le discours idéologique et politique pour atteindre le système des représentations, pour révéler les manières de penser, les liens entre ce qui est posé comme rationnel et ce qui relève de l'inconscient⁴. À cet égard, l'oralité, la langue populaire, l'argot – *a fortiori* quand ils s'imposent dans la langue dominante – expriment beaucoup plus que l'écrit la violence des rapports sociaux et les représentations collectives⁵. Malheureusement, les dictionnaires n'ont gardé que peu de traces des mots disparus (par exemple « *sidi* » figure dans le Dauzat, mais plus dans les dictionnaires d'argot récents) et une recherche en profondeur exigerait un travail qui dépasse le cadre que nous nous fixons ici
- 4 On se contente donc ici de quelques repérages concernant les migrants méditerranéens. Pourquoi ce choix de la Méditerranée ? Parce qu'elle fournit la possibilité d'analyser les emboîtements des représentations qui composent l'image de l'immigré : celle de l'étranger par opposition au national, du mélange par opposition au pur, celles des rapports de travail, celles liées à la colonisation, aux relations entre Occident et tiers-monde. L'ancienneté des mouvements permet aussi une étude de l'évolution des représentations, pour les Italiens sur plus d'un siècle, des poussées xénophobes et des processus d'intégration. Enfin, des comparaisons entre diverses populations offrent un intérêt certain.

Levantín

- 5 S'il est un terme méditerranéen, c'est bien « Levantin » (1575), qui désigne l'homme des échelles, des ports de l'Orient. Tous les dictionnaires reprennent cette appartenance géographique (« originaire des côtes de la Méditerranée orientale », « natif du Levant » pour Littré). Certains précisent qu'il s'agit d'un terme de marine : officiers levantins pour Furetière, matelots de la mer Méditerranée dit Littré. « Les Levantins sont pour la plupart mahométans », selon le dictionnaire de Furetière (1690). Le mot pose donc plusieurs problèmes : d'abord ses variations, puisqu'après avoir désigné des musulmans, il s'applique aux Européens, ensuite et surtout ses connotations péjoratives, qui apparaîtraient au XIX^e siècle, enfin son vieillissement récent. Lord Cromer, représentant de sa Gracieuse Majesté en Égypte au début du siècle, qui

consacre à ce type social quelques pages assassines, souligne que ce mot, bien qu'imprécis, parle très clairement.

Quiconque a vécu dans la partie orientale de la Méditerranée, sait ce que j'entends par un Levantin, bien qu'une définition précise de ce terme soit difficile, voire impossible.

- 6 Selon Lord Cromer – et heureusement d'un point de vue britannique – « la majorité des Levantins se recrutent dans l'Europe du Sud ».
- 7 Le Levantin est donc un Méditerranéen, Italien, Grec, Maltais... Second trait, son identité est floue.
Souvent le Français résidant en Égypte est seulement techniquement un Français, l'Italien peut être en réalité un demi-Italien.
- 8 C'est que, justement, le caractère des Levantins est de ne pas avoir un « caractère élevé ». Ce sont :
[...] des Européens semi-orientalisés... parmi lesquels se trouvent des individus qui se caractérisent par une dose remarquable de duplicité... Les Levantins considèrent les Égyptiens comme leur proie, qu'ils soient princes ou paysans... Telle est la classe qui a rendu la civilisation européenne dans une certaine mesure nauséabonde pour les Égyptiens⁶.
- 9 La ville levantine par excellence est Alexandrie, celle de Durrell : « grand paquebot amarré à la corne de l'Afrique », où se mêlent « cinq races, cinq langues, une douzaine de religions », « capitale de l'Europe asiatique, si un tel État est concevable »⁷.
- 10 Cette ambivalence entre les rives est aussi celle des hommes. Henri Curiel (1913-1978), dont Gilles Perrault a conté le destin dans *Un homme à part* en 1984, est issu d'une famille de banquiers juifs d'Égypte qui ont pris la nationalité italienne, acquisition facilitée parce que les archives de l'état civil de Livourne, – où les juifs chassés d'Espagne en 1492 ont été accueillis – ont brûlé. Les Levantins et Alexandrie sont bien « entre deux mondes »⁸, et sont inscrits dans l'espace constitué par les influences ottomanes et occidentales, dans une très longue histoire des échanges. Jean Ganiage, dans les annexes de sa thèse sur *Les origines du protectorat français en Tunisie*, a établi les biographies de l'élite cosmopolite du XIX^e siècle proche du Bey et des Consuls⁹. Elles montrent bien des traits majeurs, et sa dualité. Joseph Allegro, fils d'un officier français des spahis et d'une Kabyle, fait carrière dans l'administration beylicale avant de finir ses jours en France, à Vichy. La famille Bogo, d'origine italienne, protégée autrichienne, se partage entre le commerce et la Cour. Elias Mussali, Grec, catholique romain, né au Caire d'une famille venue de Syrie, d'abord interprète, joue un rôle important dans les Affaires étrangères tunisiennes. Giuseppe Raffo, fils d'esclave génois, frère d'une épouse du bey Hussein, sujet sarde, est l'inspirateur de la politique extérieure.
- 11 On comprend que le Levantin ait occupé une place importante dans les représentations européennes de l'Orient. Il a été un type littéraire et, en attendant un inventaire moins incomplet, on peut citer parmi les auteurs qu'il a inspirés Eugène Fromentin (*Voyage en Égypte*, 1869), Émile Zola (*L'Argent*, 1891), Alphonse Daudet (*Le Nabab*, 1877), L. Auriant (*L'Égypte, la proie de ses métèques*, 1920) Jean et Jérôme Tharaud (*La fête arabe*, 1920), Joseph Kessel (*Nuits de princes*, 1927), Pierre Zenda (*Charleston*, 1929), Camille Marbo (*Flammes juives*, 1936), Irène Nemirovski (*Les échelles du Levant*, 1939, dans *Gringoire*), Maurice Larrouy (*Rafaël Galouna, Français d'occasion*, 1931).
- 12 Au physique, le Levantin est beau chez Zola qui lui attribue des « yeux noirs magnifiques », mais il est le plus souvent « laid et adipeux », « lourd, flasque, huileux »,

« confit dans la plus répugnante graisse » (Tharaud). Quant à son regard « velouté et lourd » qui se pose sur les femmes, il ne trompe pas, il trahit l'amour de l'argent et de la luxure.

- 13 Mais, surtout, ce qui est mis en relief est le flou, le côté équivoque de ces « levantins, pédérastes, marchands de drogues » chez Kessel. Le bon Jules Romain, lui-même, y va de sa hargne contre Démétrios, « une fripouille levantine », escroc, maître chanteur (1930, pièce jouée par Jovet).
- 14 Du côté des sociétés musulmanes, des colonisés, les Levantins sont aussi perçus comme des affairistes, comme des instruments de la domination européenne, une bourgeoisie compradore, un corps étranger au pays profond¹⁰. Nasser n'aimait pas les Alexandrins et expulse les minorités non égyptiennes en 1956.
- 15 L'usage du terme levantin est déjà devenu rare à cette époque en Europe – en raison du discrédit du racisme au sortir de la deuxième guerre – encore qu'on puisse se demander si le Rastapopoulos de Tintin n'est pas la quintessence du Levantin¹¹.
- 16 Dans la culture xénophobe, le Levantin est donc le cousin du métèque, du juif, du naturalisé de fraîche date, au nom exotique¹². Il est aussi de la même espèce que le « *mercanti* », mot forgé en Algérie peu après la conquête pour définir l'armée roulante des commerçants de tous poils et en tous genres – alcool, femmes, armes – trafiquant autour de l'armée ou dans les zones louches de relations entre Européens et indigènes¹³.

Migrations coloniales au Maghreb

- 17 Le caractère le plus évident du vocabulaire concernant les migrations et les problèmes de population dans l'Algérie coloniale est la prépondérance des références ethniques, comme si toutes les questions sociales se résumaient à cette donnée. Elle apparaît constamment dans les recensements, qui sont préoccupés essentiellement de la « prédominance du nombre des indigènes » et « des questions si complexes de peuplement ». Pour les suivre, le service des statistiques algériennes s'assigne pour tâche l'établissement de « bilans ethnographiques », destinés à déterminer « le rôle social commun ou l'évolution séparée » des « différentes races ou nationalités », et les « variations d'ordre ethnique, juridique ou territorial subies par les diverses composantes de la population ». Afin d'affiner ces renseignements, le Gouvernement Général crée en 1929 une commission du recensement démographique chargée de débrouiller les questions de nationalités.
- 18 Certes, ces préoccupations sont présentes aussi, et d'abord, en métropole, mais « l'intérêt national qui s'attache aux recensements démographiques est encore plus accusé dans une colonie comme l'Algérie, dont la population comprend une grande masse d'indigènes musulmans et un nombre important d'éléments étrangers »¹⁴. Ce souci de précision ethnique explique que les recensements distinguent, parmi les Français, les juifs indigènes qui ont bénéficié du décret Crémieux en 1870 et leurs descendants. Il faudra une intervention vigoureuse du gouvernement Blum pour que cette distinction, contraire à l'esprit des recensements français, qui ignorent la religion et la race, disparaisse. L'administration algérienne est obsédée par la prépondérance et la pureté ethnique française, comme la culture coloniale de son temps. À cet égard, on n'a pas prêté assez attention à la hantise de la bâtardise chez les Français d'Algérie, bâtardise personnelle, mais aussi celle de la communauté.

- 19 Rares sont les écrivains qui exaltent cet état comme le fait un Gabriel Audisio :
- Une seule tradition vous fossilise, dix vous régénèrent. C'est la copie du père qui fait le fils emmailloté : la voix de mille ancêtres, et les plus opposés, dénoue tous les liens, rend la marche dégagée, l'âme libre.
- 20 Pour lui, il y a bien :
- [...] une race méditerranéenne (tant le terme imprègne le langage du temps), mais c'est le type de la race impure, faite de tous les apports et de tous les mélanges. Vos latins, grattez un peu : le juif, le Maure et parfois le Noir ne sont pas loin. D'un point de vue racial, si la Méditerranée peut donner une leçon au monde, c'est justement celle d'un rassemblement par affinités, d'une libre agrégation, d'une communauté humaine qui existe malgré cloisons du sang et au-dessus des frontières nationales¹⁵.
- 21 Mais Audisio est une exception.
- 22 Le titre le plus connu de Louis Bertrand, le fondateur de l'école algérianiste, *Le sang des races*, est en soi un programme. Pour Louis Bertrand, l'Algérie permet à un sang français appauvri de se retremper, à un tempérament amolli de retrouver vigueur dans la lutte contre la nature et contre les autres populations. Une race – mot clef du vocabulaire colonial, et en particulier de ses insultes – une race nouvelle se forge ainsi.
- 23 Si le maître de la science démographique algérienne, Victor Démontés, choisit d'appeler son essai *Le peuple algérien* (1906), c'est qu'il pense aussi que ce peuple est en train de se constituer. La conscience d'une spécificité « algérienne » s'affirme à la fin du XIX^e siècle dans la population coloniale, à travers l'opposition entre civils et militaires, colons et tenants de la politique de Napoléon III, avec la « Commune d'Alger », la colonisation de peuplement qui suit la chute du Second Empire et la « crise anti-juive ». Celle-ci a été la première manifestation importante de cette conscience créole, commune à ceux qui sont originaires de métropole et de l'étranger, et plus encore, à ceux qui sont nés sur le sol algérien.
- 24 Les particularités de ce « peuple » tiennent pour une part à la diversité de ses origines. À l'imitation de *Salammô* de Flaubert, nombre d'œuvres algérianistes commencent par une formule consacrée dans le style de « Il y avait là des hommes de toutes les nations » : des Italiens, des Maltais, des Espagnols – « *pepés* » ou « *caracoles* » (escargots, parce qu'ils portent leur maison, leur maigre avoir, sur le dos, le mot venant peut-être du Languedoc) – des Français – « *gavatchos* » pour les Espagnols.
- 25 Parmi les nouveaux arrivés, il y a aussi – on le sait – beaucoup de « *mercantis* » et de « *patchos* » (voyous). Il est vrai que ces populations se métissent, soit légalement, soit dans des « *mariages d'Afrique* », qui donnent naissance à des « *ouled plaça* » (des enfants de la place, de la rue), des bâtards¹⁶. Les produits de ces unions sont les « *champoreaux* » (café arrosé de rhum, d'où sang mêlé), tel *Cagayous*, fils d'un Français et d'une Espagnole¹⁷.
- 26 Entre Européens donc, la fusion est en cours dès la fin du XIX^e siècle, et le vocabulaire n'a gardé que quelques traces de désignations injurieuses entre Français et étrangers. Par contre, l'insulte envers les Arabes montre une créativité inépuisable. André Lanly recense « *bicot* », « *melon* », « *bougnoul* », raton qui ont été retenus dans la langue française. « *Bicot* » (vers 1890), toujours en usage, est né dans l'armée, sans doute à partir de « *Arbi* », « *Arbicot* », par l'espagnol « *arabico* » et l'image de la bique. Au contraire, le vocabulaire antisémite est surtout fait d'emprunts au français de métropole (on ne trouve que « *tchâbab* » dans Achard).

- 27 L'invective et le sarcasme marquent donc nettement les frontières internes de la société coloniale. Les colons se réservent le monopole du nom légitime : « Algériens nous sommes », dit Cagayous. Le vocabulaire administratif désigne le colonisé comme indigène ou musulman¹⁸.
- 28 On ne doutait donc pas, au début du siècle, que le Français d'Algérie se différenciait du « *Frankaoui* », du « *pato* » (canard), ou « *rubio* » (blond)¹⁹. Démontès, qui se démarque de l'engouement algérieniste, s'inquiète de certains traits de son tempérament : du fanatisme, de l'indolence qui sont imputés aux Espagnols, au « sang arabe qui coule dans leurs veines » et à l'africanisation de la population.
- 29 Dans l'inventaire des particularismes des Européens d'Algérie, on a légitimement accordé une grande importance à leur langage, qui n'est pas le « Français naturel ». Il ne s'agit pas de la *lingua franca* qu'on entendait autrefois « dans toute la Méditerranée » selon Furetière, langue de communication entre marins et commerçants, que Molière emploie dans les turqueries du Bourgeois gentilhomme, et qui pourrait remonter aux Croisades. Relevons qu'à Marseille est publié en 1830 un *Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque*. Mais, avec la conquête de l'Algérie, un mot nouveau s'impose : le *sabir*²⁰. Fromentin, dans *Une année dans le Sahel*, signale cet « idiome international et barbare » qui circule entre les populations. Élisée Reclus n'est guère plus indulgent envers « un parler informe, tout rudimentaire, composé d'environ deux centaines de mots, verbes à l'infinitif, substantifs, adjectifs ou adverbes, auxquels s'ajoutent, pour rendre la compréhension plus facile, une vive pantomime et le jeu de la physionomie. Une moitié des mots est arabe, un quart français ou provençal, le reste espagnol, italien ou maltais »²¹. Le *sabir* a échappé à Pierre Larousse mais pas à Littré. Il est entré dans le vocabulaire de la linguistique pour désigner un pidgin, une langue de communication, « un système réduit à quelques règles de combinaison » et à un vocabulaire emprunté aux populations en contact. On a parfois présenté, ainsi Alphonse Daudet dans les *Contes du Lundi* en 1873, le *sabir* comme la langue parlée par les Européens. Le comique que permet ce « *charabia* », ou/et « petit nègre », a inspiré en Tunisie un Kaddour Ben Nitram (alias Martin), qui, lui aussi, appelle *sabir* le parler de ses personnages : le boucher maltais, le gardien de prison corse, le cheminot bônois...
- 30 Mais, précisément, la langue des Européens d'Algérie n'est pas une langue de contact entre colons et colonisés. Ce n'est donc ni un *sabir* – qui fonctionne à des fins commerciales, dans l'armée, etc. – ni un créole – langue de communication devenue langue vernaculaire des esclaves et de leurs descendants aux Antilles, à la Réunion... C'est, selon E. F. Gautier et dans les années 1930, un patois.
- Un patois de Bab el Oued naît sous nos yeux, il est encore possible de retracer jusqu'à leurs sources, espagnoles, italiennes, provençales, arabes, les variations de sa phonique et de sa syntaxe²².
- 31 André Lanly a bien analysé cette formation :
- La plus grande part des modifications enregistrées par le français colonial est l'œuvre des « colons » eux-mêmes : elle résulte de la rencontre des Français avec des étrangers qui se sont progressivement francisés : sur eux notre langue s'est répandue à partir de 1830. Pendant les cinq ou six premières décades de la colonisation, les étrangers arrivaient adultes et se mettaient à apprendre un peu de français, selon les occasions quotidiennes d'échange ; les enfants européens nés en Algérie étaient eux-mêmes faiblement scolarisés. Au cours des tâtonnements empiriques faits par les Espagnols, les Italiens, les Maltais, le français parlé a notablement évolué. On peut dire qu'un dialecte algérien s'est formé : son histoire

commence au moment où des écrivains, en l'utilisant, nous attestent son existence²³.

- 32 Gabriel Audisio parle justement d'un dialecte méditerranéen, populaire et même plébéen. Ce parler a un nom local, c'est le « *pataouète* ». Le mot, datant de 1898, désigne un habitant de Bab el Oued, puis sa langue (selon *Le Robert*). On trouve aussi, plus rarement, « *salaouèch* ». Louis Bertrand a décrit le pataouète naissant dans *Le sang des races* :

Quand ils quittaient le valencien, leur langue était celle qui se parle au Faubourg, mais avec quelque chose de plus prétentieux qui sentait le commis-voyageur. On y retrouvait les expressions boulevardières d'il y a dix ans, à côté des vieilles élégances de corps de garde apportées jadis par les troupes de 1830. Des métaphores marseillaises se heurtaient à des dictons espagnols, des mots de sabir ou d'arabe bigarraient le français officiel appris à l'école des Frères. Et, parfois, au milieu de ces phrases bâtarde martelées avec les rudes intonations gutturales de l'Afrique, s'enlevait une belle image robuste et saine, sortie toute vive du riche terroir de Valence, ou étincelante et dure comme les roches d'Alicante et que le mauvais français du faubourg laissait transparaître, ainsi qu'une loque misérable.

- 33 Il y aurait là, à en croire les algérienistes, en grandeur nature, « un exemple de naissance d'une langue, un peu comme le français s'est détaché du latin ». Lanly cite dans son étude 210 mots d'origine arabe, 180 espagnols, 60 italiens, 70 empruntés à la langue d'oc. C'était beaucoup prêter au *pataouète*. En réalité, il régresse avec la scolarisation, avec le ralentissement de l'immigration et le processus d'assimilation. Gabriel Audisio constate cette régression dès la veille de la seconde guerre mondiale. Mais l'intérêt de ce langage tient aussi à l'importance identitaire qu'on lui a prêtée dans l'idéologie des Français d'Algérie. Quelle est en effet la signification de la littérature qui s'en inspire ? L'œuvre de Musette, le créateur du personnage de Cagayous, coïncide avec la « crise anti-juive » et la poussée autonomiste de la fin du XIX^e siècle. Elle rend compte de ces tensions. Musette a trouvé des épigones, tel Edmond Brua, auteur, dans les années 1930 – autre période critique – de pastiches de La Fontaine ou du Cid en bônois. Enfin, au cœur de la guerre d'Algérie, en l'automne 1957, une pièce de théâtre, *La Famille Hernandez*, connaît un triomphe à Alger et aussi à Paris²⁴.
- 34 Aujourd'hui, le *pataouète* se survit, ou plutôt il en reste un résidu, très aseptisé, avec l'accent et les gestes, surtout dans la veine du comique pied-noir, désormais assimilé à un folklore régional, à l'instar hier du folklore marseillais, auvergnat, breton...
- 35 Ce serait un autre problème, passionnant, que celui du déminage par le rire des aspects tragiques qu'ont pris les conflits entre Européens et Algériens, entre Français d'Afrique du Nord et Français de France. Mais il est bien difficile de ne pas voir dans ces jeux de mots une part d'autodérision qui renvoie à la cascade de mépris liée à la colonisation. Il est vrai que cette cascade de mépris n'est pas que coloniale, et on est amené à trouver bien des analogies entre elle et les relations liées aux migrations en métropole.

Les mots de l'immigration en France

- 36 Dès 1851, les recensements de la population contiennent une rubrique « étrangers », et Gérard Noiriel a montré comment le mot immigré progressait dans les années 1880. Compte tenu de l'ancienneté des migrations et de leur importance, on peut penser qu'une profusion de termes nous échappe. Une recherche portant sur les régions, les groupes sociaux et les métiers apporterait beaucoup²⁵. On peut, en l'état des

connaissances, relever au moins que le vocabulaire traduit une hiérarchie des nationalités, que cette hiérarchie est mouvante, les flux d'immigration les plus récents subissant le plus lourdement le poids des mots.

- 37 La Méditerranée paraît occuper une place peu enviable dans ce panorama, si l'on en croit Léon Bloy, quand il énumère parmi les plaies de la France les « crasse napolitaine, guenille levantine, tristes puanteurs slaves, affreuse misère andalouse, semence d'Abraham et du bitume de Judée ». L'Affiche Rouge, elle aussi, met en lumière, à côté des Polonais, les Arméniens, républicains espagnols et Italiens. Ces derniers, qui supplantent – si l'on peut dire – les Belges à partir de la fin du Second Empire sont assurément l'objet du plus riche florilège.
- 38 On n'a pas de peine non plus à montrer les relations entre la violence du vocabulaire et les crises, les périodes de difficultés de l'emploi, qui nourrissent les accusations de concurrence. On a là un premier registre xénophobe, économique, contre les « Chinois d'Europe », qui s'accompagne d'une stigmatisation de l'origine, du Rital, des Babi (formé selon l'usage classique en argot de la dérision visant un trait de la langue, ou de l'alimentation, ou du vêtement...). La concordance entre les poussées xénophobes et les chocs des nationalismes français et italien ou l'insécurité politique est elle aussi évidente. Louis Bertrand dénonce ces « *bandits enragés de misère et de fanatisme* » (dans *L'invasion*), les dockers marseillais jettent les « Christos » à la mer, et à Grenoble en 1894 après l'assassinat de Sadi Carnot par Caserio, on chasse les Italiens assimilés aux anarchistes.
- 39 Dangereuse politique et dangereuse sociale se combinent dans la figure des *nervi*, la violence des joueurs de couteau²⁶. Le vocabulaire incite à rechercher les liens entre nationalisme et racisme : à la Mure, on « chasse les ours », à Marseille « les chiens des quais ». Il est vrai que, un siècle après, le terme de « Rital » peut être employé par Cavanna ou Pierre Milza dans son *Voyage en Ritalie*, parce que déminé de sa violence d'hier.
- 40 Les migrants venus de la rive Sud de la Méditerranée ont pris la place des Italiens dans la galerie des boucs émissaires, avec des caractères qui leur sont propres. Dans le vocabulaire concernant les immigrés d'Afrique du Nord, ce n'est pas le protectionnisme ouvrier qui est le premier, et il semble ne l'avoir jamais été. L'expression « travail arabe », qui est passée dans la langue française, traduit bien la dévalorisation dont sont l'objet les Maghrébins en tant que producteurs. Les sondages auprès des entrepreneurs confirment cette image négative, du moins jusqu'à la seconde guerre²⁷.
- 41 Que les briseurs de grèves soient appelés à la fin du XIX^e siècle « *Kroumirs* » (et en Italien « *Krumiri* »), « bédouins » ou « Zoulous », ne signifie pas qu'on stigmatise des jaunes de cette origine, mais que, tout au contraire, les ouvriers réduisent leurs concurrents à l'état de primitifs ou de sauvages.
- 42 L'immigré d'Afrique du Nord n'apparaît comme travailleur dans le langage qu'à partir des années 1950 – ce qui est une conquête²⁸. C'est l'image d'un être de carence, malade, inadapté ou pervers par le déracinement, qui prédomine longtemps. Dans le film de Renoir, le personnage algérien est un laveur de voitures atteint de tuberculose. Le vocabulaire stigmatise l'Arabe, bien que les immigrés algériens soient majoritairement berbères et que ceux-ci bénéficient d'une image plus positive dans l'imaginaire colonial. Car c'est bien de cette culture, celle de la conquête, de l'armée, du colon que vient l'essentiel du vocabulaire utilisé en métropole : « *tchoutchouk* », « *arbi* »,

« arbicot », « bicot », « bougnoule », « melon », « crouille », « raton »... « Sidi », lui, serait une invention parisienne reprenant par dérision un terme de respect en langue arabe. L'usage de ce vocabulaire est courant et il passe même dans l'écrit sans susciter de réactions d'indignation. Albert Londres parle de « gourbi, bicots, moukères... » et certains comptes-rendus des congrès ou de la presse de la CGT ou de la CGTU n'échappent pas à l'air du temps.

- 43 Mais il semble que les seuls mots de « nord-africain », « nord-af », « Algérien », soient déjà surchargés négativement. Sans doute, « Maghrébin » a-t-il remplacé « Nord-africain » par euphémisation dans les années 1970. Algérien se suffit amplement à lui-même dans un éditorial du *Méridional* du 26 août lors de la crise xénophobe de 1973 : « Assez de voleurs algériens, de casseurs algériens... ». Le Club Charles Martel proclame : « À bas la France Algérienne »²⁹. Le glissement des représentations dans les années 1980, où l'image du travailleur est remplacée par celle du jeune, le passage du registre social au registre culturel, ont donc été d'autant plus faciles qu'ils s'appuient sur un substrat ancien. Bien sûr, l'un des termes qui caractérise cette période est celui de « beur » inventé alors, et fondé sur l'inversion de arabe, selon l'usage du verlan. Son impact tient pour une part au succès de la marche antiraciste de 1983. *Le Monde* du 23 novembre en explique à ses lecteurs le sens : « Arabe dans l'argot des jeunes ». L'intérêt du mot tient à ce qu'il est une auto-désignation, une création des banlieues. Revendiqué par Radio-Beur, créée en 1981, il est popularisé par SOS Racisme, où l'on parle couramment des « blacks, blancs, beurs » – les trois tribus de potes. « Beur » ne se confond pas – ou ne voudrait pas être confondu – avec arabe. L'association des JALB (Jeunes Arabes de Lyon et banlieue) ne s'y trompe pas, quand elle rejette le terme comme dissolvant leur identité et revendique son arabité. Le mot « beur » illustre de manière remarquable les analyses du phénomène de l'ethnicité, le travail de redéfinition identitaire, le bricolage identitaire des jeunes migrants³⁰. Il faudrait une autre étude pour interroger le vocabulaire des sociétés de départ désignant les jeunes issus des migrations.
- 44 En Algérie, les enfants de France sont perçus de manière négative, les « filles de France » sont des « filles perdues ». On prononce parfois le mot « émigrée » en ajoutant une formule de civilité destinée à excuser le terme, comme après avoir proféré une grossièreté.
- 45 Se dire « beur », c'est donc non pas se réclamer d'une identité héritée, mais se situer dans un « écart d'identité », comme dit Begag, dans un métissage entre une algérianité en cours de dépassement et une identité française inaccessible ou refusée. Être « beur », c'est être « un enfant illégitime » selon la formule de Sayad, mais c'est aussi chercher à échapper à ce statut, à s'intégrer sans renoncer à certains traits originaux³¹.
- 46 Le mot « beur » a accompagné la trajectoire de la pluri-culturalité. Après avoir été connoté de manière positive dans une partie des milieux de gauche, sa vogue et son emploi ont décliné dès la fin des années 1980. Il faut relever que cette vogue du mélange, de toutes les couleurs, a été vigoureusement critiquée par ceux qui se réfèrent au modèle assimilationniste, à l'intégration à la française, qui s'inquiètent du risque de voir se constituer une appartenance communautaire contradictoire avec la citoyenneté, une revendication ethnique contraire à ce modèle.
- 47 Dans l'opinion, les sondages montrent que les représentations négatives l'emportent rapidement et que le doute s'installe sur les capacités d'intégration des beurs, le mot étant assimilé à arabe. Son usure rapide coïncide avec deux phénomènes : la montée du

Front national et la progression de l'islamisme. Il faut relever que l'affaire des foulards, les grèves de l'automobile de 1983, les attentats, ont mis au premier plan les désignations en termes religieux : « intégriste », « islamiste »... tel journaliste du *Monde* parlant de « grèves saintes » par un jeu de mots avec « guerre sainte » (*djihad*). La lecture de la presse montre que les termes « musulman » et « français » s'accordent mal, paraissent antinomiques, tant l'islam paraît un corps étranger en Europe. Il ne semble pas que cette nouvelle phase ait encore imposé des mots nouveaux. On peut cependant noter la progression du terme de « Blancs » par lequel les jeunes des banlieues désignent les Français qu'ils croient « de souche », l'influence de la culture black américaine, des rappeurs, des sportifs et des bandes. La fracture sociale tend-elle à se doubler d'une fracture culturelle ?

NOTES

1. Jean Malaquais, *Les Javanais*, [1939], Paris, Phébus, 1995.
2. Parmi les travaux récents, on peut citer Claude Liauzu (dir.), *Si les immigrés m'étaient comptés*, Paris, Syros, 1990, qui contient un petit dictionnaire des difficultés de la langue française, le colloque de psychanalyse tenu à Nice en 1992 sur la xénophobie, un numéro de *Hommes et Migrations* de 1992, celui de *Mots*, « Discours racistes et antiracistes : frontières et recoupements », n° 18, mai 1989 et *Pluriel* qui publie un dictionnaire du vocabulaire interethnique. À titre de comparaison, cf. Jack D. Forbes, « The Use of Racial and Ethnic Terms in America », papier présenté lors du séminaire de Gérard Noiriel à l'ENS sur la nation en 1993.
3. Ce changement a été, dans un passé récent, fortement conseillé et soigneusement préparé par l'administration française. Voir Gérard Noiriel, *Le Creuset français*, Paris, Le Seuil, 1988.
4. Simone Bonnaïfous a montré que la gauche et la droite utilisent la même matrice discursive, qui postule l'existence d'un problème de l'immigration. Pierre Laborie, « Les Espagnols et les Italiens dans l'imaginaire social », dans Pierre Milza et Denis Pechanski (dir.), *Exils et migrations, Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, Paris, L'Harmattan 1994, analyse la place des représentations dans la réalité du fait migratoire.
5. Voir sur le sarcasme, l'injure, Jacques Berque, *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Le Seuil, 1962, p. 372.
6. Lord Cromer, *Modern Egypt*, Londres, Macmillan, 1908.
7. Ces citations sont extraites du *Quatuor d'Alexandrie* (1957-1960) de Lawrence Durrell.
8. Comme le dit le titre de la *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 46, 1987.
9. Jean Ganiage, *Les origines du protectorat français en Tunisie*, Tunis, Maison Tunisienne de l'Édition, 1968.
10. Anouar Abdel-Malek, *Idéologie et renaissance nationale. L'Égypte moderne*, Paris, Anthropos, 1969.
11. La racine « rasta », « rastaquouère » est claire : une stigmatisation d'individus aux appartenances douteuses.
12. Voir Ralph Schor, *L'opinion française et les étrangers, 1919-1939*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985, p. 637.

13. Le mot serait employé par Antoine Camus dans *Les bohèmes du drapeau. Types de l'armée d'Afrique*, Paris, Brunet, 1863, selon Dauzat. Mais il est sans doute bien antérieur. On le trouve aussi dans Daudet, Jules Verne...
14. Recensements quinquennaux de 1926 et 1931, Service Central des Statistiques, Gouvernement Général de l'Algérie. On retrouve la même hantise du nombre en Tunisie, où elle vise les Italiens, sinon au Maroc.
15. Gabriel Audisio, *Le sel de la mer*, Paris, Gallimard, 1936.
16. André Lanly, *Le Français d'Afrique du Nord*, Paris, PUF, 1962 ; Paul Achard, *L'Homme de la mer*, Paris, Robert Laffont, 1979.
17. Musette, pseudonyme d'Auguste Robinet, dans sa série *Cagayous*.
18. De même en Tunisie où les recensements de la population distinguent officiellement « Européens » et « indigènes ». Les nationalistes parviennent à remporter un succès dans cette guerre des mots en 1936 en imposant le terme de « Tunisien ». Les immigrants européens aux États-Unis s'assignent quant à eux le pouvoir de nommer et s'attribuent le nom d'Américains.
19. Cependant, le métropolitain est l'objet de sentiments ambigus, faits de mépris, de rancœur, mais aussi d'un complexe d'infériorité envers le « Français de France », plus pur.
20. 1852 selon le Robert et le *Trésor de la langue française*, titre d'un article du journal *L'Algérien. Journal des intérêts de l'Algérie*, le 11 mai 1852 ; altération de l'espagnol *sabir* (savoir).
21. Élisée Reclus, *L'Afrique septentrionale*, t. XI, Paris, Hachette, 1886, p. 597.
22. E. F. Gautier, *Un siècle de colonisation*, 1930, cité par André Lanly, *Le Français d'Afrique du Nord*, op. cit., p. 24.
23. André Lanly, *Le français d'Afrique du Nord*, op. cit., p. 22.
24. Geneviève Baïlac, *La Famille Hernandez*, Paris, Robert Laffont, 1978.
25. Voir sur le Midi, Augustin Brun, *Le français de Marseille*, Marseille, Institut d'Histoire de Provence, 1931 ; Sylvie Mourin, *L'image de l'étranger en Provence*, Thèse, Université de Provence, 1988.
26. Le couteau est l'arme des lâches et des barbares. Il est l'arme de l'Italien, du *nervi*, avant d'être celui de l'Arabe. On connaît la formule de de Gaulle appelant à la paix le FLN : « Il est temps de laisser les couteaux au vestiaire ».
27. Voir Patrick Weil, *La France et ses étrangers*, Paris, Calmann Lévy, 1992.
28. La thèse d'Andrée Michel, *Les travailleurs algériens en France*, Paris, PUF, 1956, ouvre la série des ouvrages portant cette formulation.
29. Voir Yvan Gastaut, « Le racisme anti-maghrébin et les séquelles de la guerre d'Algérie », *Hommes & Migrations*, n° 1174, mars 1994, p. 35-42. Au bout de cette désignation, il y a le terme – et le fait – de la « ratonnade » qui date de 1955, c'est-à-dire du début de la guerre d'Algérie.
30. Michel de Certeau, « Économies ethniques : pour une école de la diversité », *Annales ESC*, vol. 41, n° 4, 1986, p. 789-815.
31. Abdelmalek Sayad, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1991.

RÉSUMÉS

Le plus intéressant dans le langage est, bien sûr, ce qui touche à l'imaginaire social, ce qui dépasse le discours idéologique et politique pour atteindre le système des représentations, pour révéler les manières de penser, les liens entre ce qui est posé comme rationnel et ce qui relève de

l'inconscient. Le texte propose quelques repérages concernant les migrants méditerranéens. La Méditerranée fournit, en effet, la possibilité d'analyser les emboîtements des représentations qui composent l'image de l'immigré : celle de l'étranger par opposition au national, du mélange par opposition au pur, celles des rapports de travail, celles liées à la colonisation, aux relations entre Occident et tiers monde. L'ancienneté des mouvements permet également une étude de l'évolution des représentations.

The most interesting thing about language is the point where it touches on social imagination, spilling beyond ideological and political discourses to pervade systems of representations, revealing ways of thinking and connections between what is regarded as rational and what is associated with the unconscious. This article presents a few milestones in the representation of Mediterranean migrants, analyzing the imbricated representations that shape the image of the immigrant: foreigner versus national; mix versus purity; our relation to work, to colonization, to the links between the West and the Third World. The evolution of these representations is studied through the long-documented history of migrations in the region.

INDEX

Keywords : migrants, Mediterranean, language, colonization, representations

Mots-clés : migrants, Méditerranée, langage, colonisation, représentations